

# L'ALBUM LITTÉRAIRE

<b>ABONNEMENT :</b> 6 mois ..... 25 cts. 1 an ..... 50 " Invariablement payable d'avance	<b>RECUEIL DE LITTÉRATURE</b> <b>MORALE</b> PARAIT TOUS LES VENDREDIS.	Le numéro..... 1 centim <b>BUREAU :</b> No. 59 Rue Des Cascades ST-HYACINTHE, P. Q.
---	--	--

## LE FILS

PREMIÈRE PARTIE

### LES TROIS

XIX

LUDOVIC DE MONTGARIN

Il avait des amis, de nombreux amis, qui l'avaient aidé à engloutir l'héritage paternel ; ceux-ci lui tournèrent le dos brusquement et s'éloignèrent de lui. Il en est toujours ainsi. C'est le premier châtiment. Ceux qui vous ont admiré, qui ont exploité votre vanité, qui vous doivent de la reconnaissance, sont les premiers à vous blâmer, à vous décrier et à vous jeter à la tête le pavé de l'ours.

Le comte de Montgarin passa par toutes ces misères humaines, et quand il se vit abandonné de tous, quand il eut sondé la profondeur de l'abîme qu'il avait creusé sous ses pieds, son désenchantement fut complet.

Il comprit alors qu'il s'était engagé sur une mauvaise route ; malheureusement, il était trop tard pour prendre une autre direction. Il était tombé, il ne se demanda point s'il lui était possible de se relever. Sans force, sans courage, l'âme dégradée, sans élan et manquant de cœur, il était lâche en face des difficultés dressées devant lui.

Au lieu de reconnaître la main de Dieu il s'en prit à la fatalité. Dans sa folie, il maudissait le jour et menaçait le soleil ; il maudissait la nuit et menaçait les étoiles.

Pour lui, vivre n'était plus rien. La vie, telle qu'il la voyait maintenant, était un fardeau trop lourd à porter ; elle le tenait enchaîné sur la terre. Alors, pour se délivrer, il songea au suicide.

—Oui, se disait-il, ce que j'ai de mieux à faire est de me tuer.

Cependant il retardait toujours l'instant terrible. On aurait dit que quelque chose de mystérieux, peut-être un vague espoir, l'attachait encore à cette vie qu'il avait prise en dégoût et dont il ne voulait plus. C'était peut-être aussi sa jeunesse qui protestait.

D'ailleurs, il y avait en lui un sentiment assez étrange. Il ne pouvait se faire à cet idée que, lui mort, rien ne serait changé dans le monde, que les êtres continueraient à s'agiter, à respirer et à vivre ; c'était une sorte de fureur jalouse. L'insensé aurait voulu, en se précipitant dans l'abîme sans fin, que tout ce qui existe fût anéanti en même temps.

Cependant, après quinze jours d'hésitations, pendant lesquels il avait enduré d'atroces tourments, il était enfin résolu à en finir, ainsi qu'il avait dit à José Basco. Mais, soudain, celui-ci avait fait pénétrer dans son cœur un rayon d'espoir.

Comme les naufragés en pleine mer, avait-il rencontré une épave de salut ?

Neuf heures n'étaient pas encore sonnées. Mais depuis plus d'une heure le comte de Montgarin était levé et habillé. Il attendait avec impatience et une grande anxiété le faux comte de Rogas.

Certes, il n'était plus assez crédule pour croire que l'amitié du comte portugais fût tout à fait désintéressée, mais il était forcé de convenir que cet homme, qu'il connaissait à peine, se montrait pour lui particulièrement bienveillant et généreux.

—Mais que peut-il donc faire pour moi, quand je n'ai plus ni énergie, ni volonté; quand je suis découragé et désespéré? se demandait-il.....

Mais je me creuse la tête, en vain, je ne comprends pas, non je ne comprends pas!.....

Mais quel homme est-ce donc, que ce comte de Rogas! s'écria-t-il.

Au bout d'un instant il jeta les yeux sur une pendule.

—Neuf heures vont sonner, murmura-t-il, mon mystérieux ami ne tardera pas à arriver.

Presque aussitôt un bruit de pas retentit dans l'antichambre. Une porte s'ouvrit, un vieux domestique se montra dans l'encadrement et annonça :

—Monsieur le comte de Rogas.

Le jeune homme bondit sur ses jambes et, la main tendue, marcha précipitamment à la rencontre du Portugais.

—Je ne suis pas en retard, n'est-ce pas? dit José en serrant la main du comte de Montgarin.

—On ne peut-être plus exact; neuf heures sonnent.

—Pour moi, mon cher comte, l'exactitude est une loi.

Le domestique avait disparu. José ferma lui-même la porte du salon.

Le faux comte, toujours vêtu à la dernière mode, portait ce jour-là un costume de ville très élégant. Un superbe saphir étincelait sur sa cravate de soie noire.

—Comte, veuillez vous asseoir, lui dit Ludovic.

—Oui, asseyons-nous et mettons-nous à notre aise, car notre conversation sera un peu longue.

Tous deux prirent place sur le canapé.

—J'ai pensé que vous voudriez bien accepter mon modeste déjeuner, reprit le jeune homme, et j'ai donné des ordres en conséquence.

—Mon cher Ludovic, continua José, je ne demande qu'à vous être agréable; j'accepte donc votre invitation. Votre situation ne me paraît pas aussi difficile, aussi désespéré que vous me le disiez hier; puisque vous avez pu garder vos domestiques.

—Deux seulement, le mari et la femme: ce sont d'anciens serviteurs de mon père,

qui m'ont vu naître, et grandir. Leur affection et leur dévouement sont à toute épreuve. Sans connaître exactement ma position, ils savent que j'ai de grands embarras d'argent. Quand il y a deux mois, j'ai vendu mes chevaux et mes voitures et congédié mon cocher et mon valet de pied, je leur ai dit que je me trouvais forcé de me séparer d'eux. Alors la femme s'est mise à pleurer et le vieux François m'a déclaré qu'ils ne me quitteraient jamais et qu'ils voulaient rester près de moi quand même pour me servir. Dans cette circonstance, aucun calcul d'intérêt n'a dirigé la conduite de ces braves gens. En effet, non-seulement ils ne touchent pas leurs gages, mais depuis quelque temps ce sont eux qui se chargent des dépenses de la maison, en prenant sur l'argent qu'ils ont économisé pendant plus de quarante années de service.

—C'est vraiment de l'affection et du dévouement.

—Et voilà où j'en suis, de Rogas, c'est horrible!

—Horrible, non, c'est seulement pénible; mais j'espère que, bientôt, nous mettrons ordre à cela. Vous étiez encore très agité, ce matin, à deux heures, quand nous nous sommes séparés; je vous retrouve plus tranquille, la fièvre s'est calmée; nous allons pouvoir causer sérieusement. Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit chez la baronne?

—Oui, très bien.

—Je vous avoue, mon cher, que vous m'avez effrayé. Est-ce que vous avez toujours la pensée du suicide?

—Oui.

—Il faut qu'elle disparaisse; du reste, c'est pour cela que je suis ici. Je connais aussi bien que vous quels sont les embarras de votre situation. Enfermé dans un cercle, vous avez tourné autour pour trouver des issues, et vous avez songé au suicide qui est, en effet, une porte de sortie. Mais cette porte, derrière laquelle il n'y a plus rien, n'est pas la seule qui existe. Je suis à peu près certain que, en cherchant bien, nous en trouverons une autre, que je vous aiderai à ouvrir.

Vous n'avez pas à me raconter votre histoire, je la connais. C'est la mienne,

celle de celui-ci, de celui-là ; c'est l'histoire de la plupart des jeunes gens qui ont été trop tôt livrés à eux-mêmes.

Vos parents demeuraient à Dijon, où vous êtes né ; c'est au lycée de Dijon que vous avez fait des études fort incomplètes, car vous n'étiez pas, paraît-il, un très bon élève.

— Vous ne me flattez pas, fit le jeune homme.

— Il faut savoir dire la vérité à ses amis. Le comte de Montgarin, votre père, possédait deux maisons à Dijon, le château et le beau domaine de Ronquille, également dans la Côte-d'Or ; puis, par apport de votre mère, deux maisons à Auxerre, une troisième à Joigny et plusieurs autres très belles propriétés dans l'Auxerrois.

Vous n'aviez pas encore dix ans lorsque vous avez perdu votre mère. La vive tendresse que votre père avait pour vous l'empêcha de se remarier, bien qu'il fût encore jeune. M. de Montgarin était un excellent homme, très honorable, très estimé, dont on parle encore aujourd'hui avec un profond respect. Il était un peu indolent et malheureusement, d'une extrême faiblesse. Il n'a jamais eu le courage de vous imposer sa volonté et, plus tard, pour les fantaisies et les premières fautes du jeune homme, il s'est montré trop indulgent.

Il est mort que vous aviez à peine dix-huit ans, vous laissant une fortune de plus de deux millions.

Un parent de votre père, un cousin, devint votre tuteur. Ce cousin, qui n'existe plus aujourd'hui, habitait à Paris, il vous fit venir près de lui ; mais s'il s'occupait de vos intérêts financiers en mandataire intègre, il n'en fut pas ainsi de votre conscience. Il vous laissa une liberté entière et ne prit point la peine de vous donner les conseils que réclamaient votre jeunesse et votre inexpérience. Il crut qu'il remplissait tous ses devoirs envers vous en touchant exactement vos revenus, en faisant loyalement ses comptes et en vous donnant tout l'argent que vous lui demandiez. Pour vous, tout cela était parfait.

Vous aviez abandonné vos études. Riche, vous ne sentiez pas la nécessité

de vous créer une position par le travail.

A votre majorité, votre tuteur vous rendit ses comptes et vous devîntes le maître absolu de votre fortune.

— Vous êtes parfaitement renseigné monsieur de Rogas.

— Encore une preuve que je m'intéresse à vous. Je continue : Déjà vous meniez joyeuse vie. En moins d'un an, vous fûtes tout à fait lancé. Vous devîntes à la mode, vous eûtes votre cour et vos favoris comme un prince. Vous devez savoir aujourd'hui ce que valent ces gens-là. Votre luxe faisait merveille. On parla de vous beaucoup, en citant telle ou telle de vos extravagances. D'un côté, on vous admirait peut-être, de l'autre, on vous blâmait, certainement. Vous scandalisiez les uns, et vous n'aviez pas l'estime des autres.

Je ne vous suivrai point sur les sentiers plus ou moins fleuris que vous avez parcourus et qui aboutissent tous à un précipice.

Pour mener votre genre de vie, vos revenus devinrent insuffisants ; il vous fallut recourir souvent à des emprunts onéreux. Successivement, il y a eu prise d'hypothèque sur toutes vos propriétés de Bourgogne et aussi sur cet hôtel. De sorte que ne trouvant plus à emprunter, il vous est impossible de vendre seulement une de vos vignes de la Côte-d'Or. Ce n'est pas tout : comme vous ne pouvez payer les intérêts des sommes que vous devez, vos créanciers vous menacent et vous êtes sous le coup d'une saisie prochaine. Voilà la catastrophe finale.

— C'est vrai, dit le jeune homme, qui écoutait les yeux baissés.

— Et contre cela, reprit José, seul, vous ne pouvez rien.

— Rien, répéta Ludovic d'une voix sourde.

— Vous êtes acculé au fond d'une impasse ou emprisonné dans le cercle dont je parlais tout à l'heure.

— Emprisonné et enchaîné !

— En regardant autour de vous, vous n'apercevez aucune lueur de délivrance ?

— Aucune. Je ne vois que la mort !

— Je ne connais pas exactement le chiffre de vos dettes ; mais j'ai le droit de supposer que si le château de Ron-

quille, votre hôtel et vos autres propriétés sont vendus par autorité de justice, il y aura à peine de quoi satisfaire vos créanciers.

—J'en suis convaincu.

—De sorte que si cette chose possible arrivait, vous vous trouveriez du jour au lendemain sans asile et dans la plus effroyable misère.

Une lueur livide passa dans le regard du jeune homme.

—Je ne verrai pas cela, dit-il, d'une voix creuse.

—Toujours votre idée de suicide, répliqua vivement le Portugais. Est-ce qu'un homme se laisse terrasser et broyer ainsi ? Vous êtes un vaincu, il faut songer à prendre votre revanche. Allons, morbleu ! retrouvez de l'énergie, redressez-vous, il s'agit de tenir tête à l'orage !

—N'ai-je pas lutté autant que j'ai pu ? Maintenant que je suis au bord de l'abîme, que voulez-vous que je fasse ? Si vous le savez, dites-le moi.

—Il faut d'abord que vous repreniez entièrement possession de vous-même.

—Soit, et après ?

—Si vous avez confiance en moi, si vous me laissez vous diriger, nous braverons toujours les menaces et nous viendrons à bout de toutes les difficultés qui vous paraissent insurmontables.

—Pour cela, de Rogas, il faut être bien fort et bien puissant.

—Qui vous dit que je ne suis pas fort et puissant ? riposta le Portugais d'un ton superbe.

—Aussi, c'est sérieux, vous voulez.....

—Vous sauver ! je vous l'ai dit.

—Alors il faut que je me livre à vous ?

—Ou du moins que votre volonté soit bien d'accord avec la mienne.

—Je crois comprendre. Après tout je ne risque guère, n'ayant plus rien à perdre.

—Rien à perdre et tout à gagner.

—Ai-je le droit de vous demander ce que vous aillez faire ?

—Certainement, et je vais vous le dire.

Après un moment de silence, le Portugais reprit la parole.

—Je vais commencer, dit-il, par rétablir votre crédit : ce sera fait comme

avec la baguette d'une fée. Cinquante mille francs distribués à vos créanciers, deux chevaux rentrant dans votre écurie et une voiture sous la remise, le tout payé comptant, opéreront ce prodige.

Je verrai moi-même vos créanciers et je me charge d'arrêter les poursuites dirigées contre vous.

Il faut absolument qu'on ne touche à aucune de vos propriétés, au domaine de Ronquille surtout. Du reste, ceci est mon affaire, et vous n'aurez point à vous en préoccuper.

Si intraitables et si terribles que soient les usuriers auxquels vous avez eu affaire, je saurai les amener à composition et les obliger à vous laisser en repos. Comme il vous ont beaucoup volé, je compte bien aussi leur faire rendre gorge. C'est vous dira que je n'ai pas l'intention d'aller me mettre à genoux devant eux et de leur adresser des supplications. C'est la tête haute et la cravache à la main qu'il convient de parler à certaines gens.

Le jeune homme regardait son interlocuteur, croyant rêver. Son ahurissement était complet.

José continua :

—Nous allons remettre votre maison sur le pied où elle était il y a un an et vous redeviendrez le brillant comte Ludovic de Montgarin. Aujourd'hui vous n'existez plus ; demain vous ressuscitez et vous reparaissiez triomphant. Vous allez faire peau neuve. Il faut que vos amis d'autrefois eux-mêmes ne vous reconnaissent plus. Ces aimables viveurs, qui vous ont aidé à croquer vos deux millions vous ont appris à vous défier des flâneurs. Aussitôt que votre étoile a pâli, vos faux amis se sont éloignés de vous, ils vous ont méprisé vous leur rendrez cela en dédain ; ce sera une de vos revanches. L'expérience que vous avez acquise doit être sur votre cœur une cuirasse comme sur la poitrine d'un guerrier.

L'adversité a cela de bon qu'elle ouvre les yeux et force à réfléchir ; elle apprend à juger les hommes et les choses ; on sait alors les apprécier à leur juste valeur. Vous pourrez marcher hardiment, car vous êtes armé d'une façon formidable. Du reste, je serai près

de vous, et mes conseils augmenteront votre force. Si vous êtes hésitant c'est à-dire si l'audace vous manque, je vous la donnerai.

—En vérité, dit le jeune homme, je me demande si je suis bien réveillée,

—Pour vous en assurer, arrachez un poil de votre moustache, répondit le Portugais en riant.

—Je vous avoue, de Rogas, que je ne comprends pas grand'chose à tout ce que vous me dites.

—M'avez-vous bien entendu ?

—Oui.

—C'est déjà quelque chose. Gravez toutes mes paroles sous votre front, et vous ne tarderez pas à comprendre. Prêtez-moi toute votre attention, je poursuis : Vous allez donc reparaître dans le monde ; mais entendons-nous bien, Ludovic, dans le vrai monde. Je vous l'ai dit, vous allez avoir une existence nouvelle ; le changement doit être radical, votre transformation complète. Le passé est mort et enterré, et si cela est possible, vous devez l'oublier. A la folie nous arrachons son masque et nous cassons ses grelots. Vous allez brûler des parfums sur l'autel de la sagesse, et bien que je n'aie pas la prétention de ressembler à la déesse Minerve, j'essayerai, néanmoins, d'être votre Mentor.

Après avoir été l'esclave de vos passions, tous vos désirs seront dominés par votre volonté. Vous étiez joueur, vous ne jouerez plus.

Vous devez, mon cher comte, vous réhabiliter par une conduite irréprochable. Vous aurez la gravité, la retenue et la dignité, qui sont la distinction de l'homme du monde. Après avoir été pour beaucoup de gens un objet de scandale, il faudra qu'on puisse vous donner comme exemple aux autres. Votre monde vous repoussait, il vous appellera. Les portes qu'on vous a fermées vous seront rouvertes. On vous méprisait, on vous estimera.

Enfin, mon cher Ludovic, il faut qu'on dise de vous partout : " Le comte Ludovic de Montgarin est un bien charmant jeune homme ; c'est un gentilhomme accompli ! "

—Décidément, monsieur de Rogas, je crois que vous plaisantez.

—Je vous jure, Ludovic, que je parle très sérieusement.

—Ainsi, d'un mauvais sujet de mon espèce vous voulez faire un petit saint ?

—Oui.

—C'est impossible !

—Allons donc ! Ne dit-on pas qu'un jour le diable s'est fait ermite ?

—A tous mes défauts, ce serait ajouter l'hypocrisie.

—Hé, mon cher, dans tous les temps et dans tous les mondes, les hypocrites, faux bonshommes et tartufes, ont toujours été en majorité. Certainement, tant que vous ne serez pas devenu de cœur l'homme qu'il faut que vous soyez, vous devrez mettre un masque sur votre visage ; mais, soyez tranquille, votre rôle sera facile, et il vous paraîtra si agréable, vous le prendrez tellement au sérieux que votre métamorphose s'accomplira sans que vous vous en aperceviez.

—Je vous laisse parler, de Rogas, car je ne sais plus que dire.

—Naturellement, mon cher comte, il faudra que vous teniez dans le monde le rang qui vous appartient. Ah ! dame, cela coûte à entretenir une maison bien montée..... les domestiques, les chevaux, les voitures et le reste.

A propos, comte, vous avez besoin d'un valet de pied ; ne le cherchez pas, je me charge de vous procurer l'homme qu'il vous faut.

Ludovic ne put s'empêcher de rire.

—Vous êtes vraiment étonnant, dit-il, vous parlez de cela absolument comme si nous y étions.

—Ne vous en déplaît, monsieur le comte de Montgarin, j'espère bien que nous y serons dès demain.

Et de l'argent, monsieur le comte de Rogas ? répliqua le jeune homme d'un ton railleur.

—Que la question d'argent ne vous préoccupe en rien, répondit le Portugais avec son flegme imperturbable, vous en aurez autant qu'il vous en faudra.

Le jeune homme fit un bond sur le canapé. Ses yeux, démesurément ouverts, se fixèrent sur José Basco.

—Hein ! fit-il, vous dites, vous dites ?

—Que l'argent ne vous manquera point.

—Qui donc me le donnera ?

—Moi.

—Vous, de Rogas, vous ?

—Oui, moi.

—Je sais que vous êtes riche et très généreux ; mais ... ..

Sans achever sa phrase, Ludovic reprit :

Vous savez, de Rogas, je ne comprends pas plus maintenant que tout à l'heure.

—Ayez un peu de patience, cela viendra. Ce qui vous paraît obscur en ce moment sera bientôt d'une limpidité parfaite. Voyez-vous, j'aime à bien expliquer les choses, afin qu'elles soient plus faciles à saisir dans tous leurs détails.

—Vous êtes un homme tout à fait étrange, de Rogas, je suis forcé de le reconnaître ; mais vous le savez, je suis devenu un sceptique. Pourtant, je veux bien croire à cette grande amitié que vous me témoignez. Mais je ne puis admettre, parce que c'est impossible, que vous agissiez seulement par amitié, par dévouement, quand même vous auriez à votre disposition les trésors de plusieurs nababs. Sans aucun doute, ce que vous voulez faire est autant et peut-être plus dans votre intérêt que dans le mien.

José Basco grimaça un sourire.

—Je devine dès maintenant, continua Ludovic, que vous avez en tête un vaste projet ; pour le mettre à exécution, il vous faut un personnage docile à votre volonté, agissant sous votre inspiration, et c'est moi que vous avez choisi.

—C'est cela même, répondit le Portugais.

—Vous allez me dire, je pense, à quelle magnifique affaire vous voulez bien m'associer. Mais en attendant, permettez-moi de vous adresser une ou deux questions. Ne craignez-vous pas de perdre votre mise de fonds ?

—Non.

—C'est très bien, mais si cela arrivait, cependant, par suite de n'importe quel événement imprévu, quelle serait ma responsabilité envers vous ?

—Quand vous aurez accepté ce que je vais vous proposer, vous ne pourriez causer un

dommage à notre association qu'en cas de défection ou de trahison.

—Je n'en suis pas un traître, et si j'entre dans votre combinaison je ne ferai aucune tentative pour en sortir. D'après ce que vous venez de me dire, de Rogas, vous allez avancer une somme énorme.

—Quelques centaines de mille francs.

—Comment rentrerez-vous dans vos déboursés ?

—Ceci sera, entre nous, l'objet d'une convention particulière.

—Ainsi, c'est bien d'une affaire qu'il s'agit ?

—D'une très importante affaire.

—Et entre vous et moi, c'est un marché ?

—Appelons chaque chose par son nom : c'est un marché.

—En dehors de moi aurez-vous d'autres associés ? demanda Montgarin.

—Deux, peut-être plus ; cela dépendra des nécessités.

—Encore une question : Suis-je bien l'homme qu'il vous faut ?

—Oui, puisque c'est vous que j'ai choisi.

—Vous pouvez vous tromper, de Rogas ; ai-je bien toutes les qualités ou plutôt tous les défauts exigés pour l'emploi ?

—Hé, mon cher comte, vous savez bien que je vous connais.

—En ce cas, je n'ai plus rien à dire. A vous de parler ; je vous écoute.

—En deux mots, Ludovic, voici quel est mon projet : je veux vous marier.

Le jeune homme eut un haut-le-corps.

—Vous voulez me marier ! exclamait-il.

—Est-ce que cela vous étonne ? N'êtes-vous pas mûr pour le mariage ?

—Mais je me suis fait une réputation affreuse, et je me demande quelle est la malheureuse fille qui voudrait de moi !

Le comte de Montgarin oublie que dès demain, sa transformation sera complète.

—Soit, mais je suis connu, on me connaît trop.

—Avant un mois écoulé, on vous aura donné l'absolution de tous vos péchés de jeunesse.

Vous croyez ?

—J'en suis certain : je connais le monde ; il est plein d'indulgence.

—Enfin, vous avez l'intention de me marier ?

—Je vous l'ai dit.

—Connaissez-vous déjà la personne que vous me destinez ?

—Certainement.

—Et vous avez négocié l'affaire avant de me consulter ?

—Je n'ai encore que préparé les voies et les moyens.

—Naturellement, elle est riche ?

Immensément riche : au moins vingt millions.

—Oh ! oh ! voilà un chiffre qui me donne le vertige.

Où diable êtes-vous allé chercher cette fiancée ?

—A Paris.

—Dans quel monde ?

—Dans le meilleur.

—C'est probablement une vieille folle qui a passé la cinquantaine ?

—C'est une jeune fille de dix-neuf ans.

—Niaise et bête ?

—Très instruite, intelligente, spirituelle, distinguée et parfaitement élevée.

—Alors, elle est donc boiteuse, manchote ou bossue ?

Le Portugais secoua la tête.

—Mon cher comte, répondit-il en souriant, cette jeune fille est une beauté parfaite.

Ludovic regarda fixement José. Il était devenu très sérieux.

—Comte, reprit-il, dites-moi la vérité : cette belle jeune fille a quelque vice caché ou bien elle a commis une faute.

—Cette jeune fille est la pureté même, Ludovic, et si elle cache quelque chose, ce sont ses rares perfections.

—Et vous prétendez que cette perle unique, cette fleur immaculée, cette merveille, qui a ou aura un jour une fortune de vingt millions, m'acceptera pour mari ! s'écria le jeune homme ; mais c'est absurde, c'est la pire des folies !

—Cela peut vous paraître absurde et insensé, répliqua froidement José ; pourtant j'ai cette prétention. Je n'ai pas à vous révéler quels sont mes moyens d'action ; ils existent, cela doit vous suffire. Certainement, je ne puis rien faire sans votre consentement, sans votre

concours actif. Donc, voici ma proposition : voulez-vous, oui ou non, fenter l'aventure.

—Oui, certes. Ah ! vous êtes un homme bien fort, de Rogas, vous faites passer en moi une audace infernale. Oui, oui, j'accepte, quoi qu'il puisse arriver. Avouez-le, vous étiez sûr de mon consentement.

Le Portugais répondit par un mouvement de tête.

—Sans cela, reprit Ludovic, vous ne seriez pas venu me parler de votre audacieux projet.

—Parbleu ! fit José.

—Puis-je vous demander son nom ?

—Elle se nomme Maximilienne. Plus tard, dans quelques jours, je vous dirai le nom de sa famille, qui est un des plus grands de France.

—Famille noble, cela va sans dire.

—De haute et illustre noblesse, et sans vous offenser, mon cher comte, plus ancienne que la vôtre.

Vous avez raison, de Rogas, je ne dois pas en savoir davantage aujourd'hui ; car, dans la situation d'esprit où je suis, je perdrais complètement la raison.

## XX

## L'ESPRIT DU MAL

—Ainsi reprit le faux comte de Rogas après un moment de silence, vous êtes bien décidé à vous marier ?

—Comment vous résister ? Sans compter ses millions, la fiancée que vous me proposez est si séduisante !..... Maximilienne, Maximilienne, j'adore déjà ce nom-là.

—Mon cher, c'est elle-même que vous adorerez dès que vous l'aurez vue.

—Est-ce que cela sera absolument nécessaire ?

—Non. Mais, quant à présent, je n'y vois aucun inconvénient. Du reste, ceci est votre affaire.

—Enfin, vous croyez ce mariage possible ?

—Je veux qu'il se fasse, il se fera, répondit José, un éclair dans le regard.

—Savez-vous, de Rogas, que si vous n'étiez pas mon ami j'aurais peur de vous.

— Pourquoi cela mon cher comte ?

— Parce que vous êtes un homme effrayant.

Le portugais eut un sourire intraduisible.

— Tout à l'heure, reprit Ludovic, vous avez parlé de mon concours actif ; qu'aurai-je à faire ?

— Oh ! c'est bien simple : ce que font tous les jeunes gens qui désirent épouser une jeune fille. Vous ferez la cour à votre fiancée et vous ne négligerez rien pour vous faire aimer.

— Et si je ne réussis point ?

— Dans ce cas, au lieu d'un mariage d'amour, ce serait un mariage de raison.

— Mais je puis être antipathique à Mlle Maximilienne ; si elle me repousse ?

— Oh ! ne vous préoccupez pas de cela je vous ai dit que j'avais mes moyens. Si vous vous faites aimer, comme je l'espère, comme je le crois, l'affaire marchera toute seule ; dans le cas contraire, nous aviserons. Soyez tranquille, mon cher comte, si nous rencontrons des obstacles, nous serons assez forts pour les briser, et nous saurons obtenir le consentement de la jeune fille. Avant de me diriger vers un but, j'ai pris toutes mes dispositions pour y arriver.

Je vous demande seulement d'avoir une entière confiance, de vous laisser diriger par moi sans résistance et de n'agir que d'après mes conseils. En d'autres termes, il faut que vous n'ayez pas d'autre volonté que la mienne.

— J'ai parfaitement compris.

— Dans ces conditions, n'en doutez pas, le succès est assuré.

— Quand aura lieu la présentation ?

— Dans deux mois, au plus tard. Il faut d'abord que vous ayez reparu dans le monde et opéré votre transformation.

— Je vois une première difficulté.

— Laquelle ?

— Comment puis-je reparaitre dans le monde dont je me suis éloigné et où je n'ai plus aucune relation ? Les quelques maisons qui m'étaient ouvertes autrefois me sont aujourd'hui fermées.

— Elle se rouvriront. En attendant, je vous ai déjà ménagé l'entrée de quelques salons aristocratiques où vous serez par-

faitement accueilli. Vous portez un beau nom, vous êtes jeune, élégant, distingué, vous avez tout ce qu'il faut pour attirer à vous toutes les sympathies. Soyez-en certain, on oubliera facilement votre passé. Et si l'on fait allusion à vos anciennes folies : " Erreurs de jeunesse " dira-t-on. Je me charge de faire répandre le bruit de votre conversion. Avant un mois, vous serez reçu partout et même très recherché.

— Décidément, de Rogas, vous avez réponse à tout.

— Oui, car j'ai pensé à toutes les objections que vous pourriez faire.

— Alors, il est inutile que j'en formule d'autres.

— Je le crois.

— Maintenant, parlons d'autre chose. J'étais tout à fait décidé à me faire sauter la cervelle aujourd'hui même ; vous me sauvez la vie, d'abord, et ensuite vous voulez mettre à exécution un projet qui consiste à m'écraser sous des millions, en me faisant épouser une jeune fille charmante, comme il y en a probablement pas deux dans Paris.

— Pour nous, mon cher, elle est unique.

— J'en suis convaincu. Je ne vous parle pas de ma reconnaissance qui vous est acquise ; mais j'ai à vous demander quelle est la récompense de vos services exceptionnels.

— Hum ! hum ! fit José en enveloppant le jeune homme de son regard aux reflets d'acier. Est-ce que vous voulez traiter aujourd'hui cette question ? demanda-t-il.

— Si rien ne s'y oppose. Je tiens à savoir.....

— Il est bien entendu que nous formons une association ?

— Oui, une association.

— Et que nous voulons faire une affaire ?

— Oui.

— Eh bien, comte, nous procéderons comme dans une société commerciale ; après le succès, l'opération terminée, chacun aura sa part du bénéfice acquis.

— Ah ! fit Ludovic.

*A suivre.*